

L'œuvre d'art visible depuis l'Espace

Laurent Laurent

Le 16 octobre 2003, le taïkonaute Yang Liwei déclarait à son retour du premier vol habité chinois, que la Grande Muraille était invisible depuis l'espace, contrairement à ce que l'on espérait. La déception fut d'autant plus cruelle qu'il s'agissait à priori de la seule œuvre humaine visible de là-haut.

Nous sommes quelque part après cet événement.

Moi, personnellement, en tant qu'ingénieur, je trouve ce désappointement plutôt drôle et ne suis pas davantage bouleversé que par toute autre nouvelle à notre flash d'informations de la radio nationale. En tant qu'amoureux des techniques et du domaine spatial, je m'en amuse quasiment.

Aujourd'hui, comme d'habitude, je me rends à mon travail dans les Services... Et je pense : « ce Yang Liwei qui revient bredouille... non vraiment, ce n'est pas de chance ». Je salue l'un de mes collègues du Service en touchant mon chapeau, tout en montant les marches... « D'autant plus que la muraille se devait d'être la seule œuvre humaine visible. Lorsqu'on y pense, elle est bien trop étroite pour être significative, vue d'en haut. C'est comme un long cheveu à terre dans un jardin, on ne le remarque pas. » Je prends l'ascenseur.

Peu après neuf heures trente du matin, je suis saisi d'une idée brusque. Je veux dire par là qu'une information vient rencontrer – percuter même car il n'existe pas d'idée progressive – une autre information dans mon esprit. Ce qui provoque le choc suivant : la rencontre de l'aventure de ce Chinois avec notre narcissisme collectif dont je suis, malgré moi, l'un des sujets. Ce qui induit : « si aucune œuvre humaine n'est visible depuis l'espace, c'est donc que nous sommes invisibles. Nous n'existons pas. Nous sommes comme des micro-organismes, des acariens dans une moquette. Vu de l'extérieur, le monde tourne sans nous. Ah fichtre. »

J'en suis ébranlé à suspendre mon travail solitaire sur le dossier en cours (moins intéressant). Mon anthropocentrisme et mes prétentions en prennent un coup : « la planète, totalement phagocytée par l'homme, n'est pas encore à son image. Est-ce une chance ? » Je me remémore quelques photos satellites. En effet, en l'absence de zoom, tout apparaît, depuis l'espace plus ou moins gris bleu, noyé dans les forêts, les déserts ou les roches, les mers, les glaces, les nuages. En images, la nature est encore à l'heure actuelle plus forte que

nous. Jamais les astronautes américains ne l'ont crié sur les toits : depuis la Lune, on ne nous voit pas. Je continue mes ruminations en allant prendre un café à l'étage. Je lis les nouvelles au prompteur. Regarde les fonctionnaires et chargés de mission passer en coup de vent. J'en salue quelques-uns en touchant toujours mon chapeau. Mais quand même...

Nous sommes tellement portés à notre propre contemplation que l'on peut parier que, dès l'instant où nous nous serons rendus compte que rien n'indique notre présence, nous ne pourrions que nous précipiter pour « marquer » notre territoire, comme des sots, au pire comme les chiens marquent le leur. Je me souviens de l'image dérisoire d'un drapeau américain planté sur la Lune. Comme nous nous observons de plus en plus, il devient urgent d'étudier la question de notre image depuis l'espace, par principe de précaution. Car quelqu'un va bien finir par vouloir la construire, cette image. Je finis mon ersatz de café et quitte l'office pour rentrer chez moi, il est l'heure. La chance que nous avons là, est que la construction d'un objet sans doute gigantesque ne peut prendre qu'énormément de temps. Il nous reste donc encore une marge de manœuvre.

Sur mon trajet, je rencontre Daniel que je n'ai pas vu depuis un an puisqu'il a été éloigné du Centre. À la question : « alors qu'est-ce que tu deviens ? » je lui indique non pas ce que je fais en ce moment, non pas que cela va bien, non pas des nouvelles de ma famille... je ne peux m'empêcher de lui dire que je suis en train de penser – en lui rappelant l'épisode du Chinois – qu'aucun signe ne montre que nous sommes vus depuis l'espace. Lui, après un moment de recadrage de cette considération dans son contexte – me connaissant – s'enthousiasme pour l'idée. Voilà, nous sommes deux. Il convient de rester discret.

Rentré à mon hôtel-house, je me mets à réfléchir intensément à la chose.

« Que voit-on de là-haut ? » J'entame des recherches sur mon écran. J'écarte toute vision vue d'avion. À trente mille pieds d'altitude, nous sommes beaucoup trop près. Tout explorateur qui serait à cette distance, n'y serait pas par hasard. Non, prenons comme distance d'observation l'orbite des engins spatiaux habités, disons environ cinq cents kilomètres d'altitude au moins. C'est le minimum, presque dix pour cent du rayon de la terre. À partir de là, plus aucune vie humaine ne se décèle à l'œil nu. D'après les images disponibles, nous voyons que la taille minimale d'un objet terrestre pour être décrypté doit être plus proche de celle de la Corse que de celle de l'île d'Ibiza qui apparaît certes, mais plutôt comme un point, sans pouvoir en distinguer sa forme. D'autre part, les couleurs sont atténuées, ce qui ne facilite pas la tâche de la vision. J'ouvre un panier-repas et dîne rapidement en visionnant d'autres informations auxquelles mon attention ne s'accroche pas, tant je suis obnubilé par ce projet.

Évidemment, il faudra faire grand. Quoi ? Une ville immense géométrique à la Le Corbusier, un bâtiment de mille kilomètres de long sur deux cents. Une structure métallique énorme flottant sur les flots d'une quelconque utilité... Non, ce n'est pas viable. Deux raisons à cela. Parce que ce genre de construction fonctionnelle de taille débordante débouche à coup sûr vers un quelconque totalitarisme. La mégalomanie alliée à une fonctionnalité implique toujours une mise en conformité de l'humain qui s'y rapporte. Même s'il s'agit de constructions altruistes ayant pour but, par exemple, le logement

de tous les malheureux. Les différencier ainsi revient à les stigmatiser, à les soumettre à un arbitraire de masse, à une ségrégation. La seconde raison est qu'une construction fonctionnelle regardée de si haut, devient toujours dérisoire. Nous paraissions à cette distance moins que des fourmis, comme des microbes invisibles, insignifiants. Alors, quelle manifestation technologique, sociologique ou sociale pourrait être pertinente ? Beaucoup d'astronautes qui ont eu l'expérience de l'espace ont eu un vertige existentiel. L'écroulement de tout anthropocentrisme. J'écarte donc le rôle primordial de l'architecture dans ce projet.

Et je pose enfin mon chapeau, me mets au lit non sans recevoir un coup de téléphone de Dan, qui a réfléchi à la question et trouve qu'il s'agit d'un très bon sujet d'étude, qu'il ne faut pas lâcher. Pour que nous avancions, je lui indique d'ores et déjà que cette œuvre ne doit donc être, cela me vient à l'esprit, qu'une œuvre d'art. Quelque chose de gratuit. Un signe, une image, un symbole. En lui relatant les arguments précédents. Il va réfléchir. Il se charge de requérir des images de ce que l'on voit depuis l'espace. Et puis j'éteins la lumière. Je suis dans le noir.

Voilà : si aucune fonctionnalité ne peut émaner de ce signe visible depuis l'espace, nous ne pouvons faire qu'une simple image, une forme. Une œuvre d'art. Il faut donc maintenant définir ce que cela pourrait être. C'est bien.

Et je m'endors plein d'allant.

Je suis en train de prendre mon petit déjeuner en pleine investigation mentale, sur ce qu'il faut bien désormais appeler : l'Œuvre d'Art Visible Depuis l'Espace, l'CE.A.V.D.E. Je suis là, un visiophone posé sur la table de ma chambre pour avancer dans la définition de cette problématique.

Cette CEAVDE serait visible par qui ? Aujourd'hui, personne ne peut parler d'une vision autre que celle humaine. Qu'est la vision d'un extra-terrestre ? Si nous avons toute chance de trouver un jour de la vie en dehors de la Terre, il y a de fortes probabilités que ce soit dans des conditions différentes de la nôtre et donne finalement des « êtres » qui n'ont pas du tout les mêmes capteurs, les mêmes yeux, tant en ce qui concerne le détecteur lui-même que l'interprétation du signal. De telle sorte qu'il est aujourd'hui absurde de parler de « vision » des extra-terrestres. Ensuite, nous ne pouvons pas non plus parler de vision des caméras, machines ou robots. Celle-ci n'étant pertinente que si elle est interprétée.

Pour l'instant, il ne s'agit donc que de vision humaine. Par nous. Et comme nous nous observons beaucoup, cela satisfera d'autant mieux notre égotisme. L'œuvre d'art visible par nous de l'espace.

J'envoie un câble à Dan et nous en parlons plus tard par pod. Je lui fais remarquer que cette œuvre doit être aussi remarquable au sens d'attirer l'attention, pour être visible. Ajouter une fausse île à l'archipel des Baléares ne se remarquera jamais. Question de forme, de dessin. Il faut donc une figure, un contour inhabituel dans notre nature. D'un autre côté, l'aspect ou la couleur sont essentiels. Ils doivent trancher avec l'environnement de l'Œuvre. Nous en convenons. Il est nécessaire d'avoir à la fois la forme et l'aspect. L'une des deux caractéristiques ne suffirait peut-être pas à rendre l'objet singulier.

Arrivant à mon travail – décidément je ne fais pas grand-chose en ce moment –, je pense au traitement par dérision de l'CEAVDE. J'envisage un instant d'instituer comme tel n'importe quel objet, la gare de Perpignan, un parapluie, une machine à coudre, ou

même un humain, son nombril comme étant cette œuvre... mais cela ne tient pas plus que le temps de l'exprimer. Même en adorant les démarches Dada du XX^e siècle et jugeant qu'elles sont les seules pertinentes à l'égard du genre humain qui ne vaut pas qu'on le prenne au sérieux. Devant l'ampleur de l'ŒAVDE, de son champ d'action, nous ne pouvons que nous éloigner justement de cette dérision car elle serait insignifiante.

Je pense à inscrire aussi au cahier des charges, un alinéa similaire au sujet des œuvres non visibles, la musique, par exemple. Il ne serait pas impossible de mettre en place une source musicale qui jouerait en continu une symphonie inachevable. Un orchestre symphonique même, où les musiciens se relaient par équipes renouvelables ayant pour mission de jouer indéfiniment, en projetant leur son vers le ciel. D'abord toute la musique déjà écrite au monde. Celles des cent mille compositeurs édités. Avec une dizaine d'heures de musique chacun en moyenne, nous aurions cent quatre ans de musique ininterrompue à jouer. Qui peuvent se prolonger à volonté, à condition d'écrire plus de musique qu'il n'en faut pour la jouer en un même laps de temps. Oui, je me prends à rêver au symbole suivant : si l'humanité tout entière avait pour but d'être une société musicale... Mais plaçons évidemment toute œuvre sonore hors-sujet, puisque le son n'a pas de milieu pour se propager dans l'espace.

La matinée se déroule finalement bien, car ayant réfléchi tout mon saoul à cette ŒAVDE, la pression se relâche dans mon esprit. Je peux me distraire en quelque sorte, en accomplissant mon travail de service, si j'ose dire et ne pas risquer de blâme. Je vais déjeuner, oubliant l'espace. L'après-midi se passe ponctué de quelques tracas de procédures qui ne sont pas comprises par certains collaborateurs mal formatés ou feignant de l'être pour leur confort. Je mets mon chapeau et enfin, je quitte comme il se doit l'immeuble consacré à mon travail.

Me voici dans l'air frais.

Je lève le nez. À cette heure les premières étoiles s'allument. Je les vois tout en marchant et je n'ai qu'une idée : celle de la lumière. Je deviens presque fou. Évidemment, un signal lumineux est idéal pour traverser le vide interstellaire. Je passe à l'iconothèque de l'université et trouve, non sans l'aide d'un documentaliste de talent, un film du XX^e siècle, des années 50, une série B américaine, montrant des astronautes en orbite autour de la Terre et qui sont en perdition. Pour les sauver, il est nécessaire de leur envoyer un signal. Le vaisseau spatial passant dans la nuit au-dessus d'une grande ville américaine justement, tous les habitants depuis chez eux, vont éteindre et allumer la lumière par intermittence, tous ensemble, cela commandé par un speaker de la radio que tout le monde écoute. Ce clignotement géant d'une grande ville les sauvera.

Cette solution convient tout à fait à l'ŒAVDE. Une intermittence lumineuse assez puissante pour être remarquée de loin. Mais ce modèle n'est pas idéal pour trois raisons. Il n'est pas intemporel. Même à l'échelle de temps humaine ; et cela pose la question de la rémanence de l'œuvre après la disparition de l'homme sur Terre. Ensuite, il nécessite de l'observateur qu'il soit dans la nuit terrestre, dans le cône d'ombre de la Terre par rapport au Soleil, zone restreinte par rapport au reste de l'espace qui est dans la lumière de plein soleil, du moins aux alentours de notre Terre. Et enfin, la solution lumineuse n'est peut-être pas très écologique en regard des puissances énergétiques nécessaires, même avec le

recours d'un clignotement d'ailleurs très hypothétique. Ce qui semble hors de question dans le cadre des préoccupations humaines désormais en vigueur. Nous ne savons pas encore faire de petits soleils sur Terre, encore moins clignotants.

Je retrouve Dan dans un snack-bar à un coin de rue où nous avons nos habitudes. Le lieu est passant sans être surpeuplé, la qualité des produits est sûre et nous pouvons rester à une table en sirotant de grands cafés light jusqu'à ce que la faim nous commande de grignoter de la cuisine snack pour un prix modique. Un lieu devenu pour nous très agréable. Nous connaissons la serveuse. Dan a apporté des images satellites. C'est beau. On se rend compte de la puissance de notre propre planète, à notre échelle. C'est vertigineux. Le dessin des continents est bien visible de loin, même si les nuages occultent partiellement la vue. Un détail reste à régler. Pourquoi en effet, devrions-nous parler de l'Œuvre au singulier plutôt qu'au pluriel ? Si la solution idéale n'existe pas, conviendrait-il d'en faire plusieurs ? C'est à réfléchir. Dan et moi éprouvons immédiatement une certaine réticence vis-à-vis de cette pluralité, source de rivalités, de conflits, de guerres. Sans l'unicité de l'CEAVDE, comment lutter contre l'émergence de potentats, d'empires, de toutes sortes de pouvoirs s'octroyant le droit de construire leur propre CEAVDE ? Multiplier les sites inutilement conduirait à un naufrage par une grande pollution. Je suis convaincu qu'une des seules idées neuves depuis peu est que l'humanité est unique. Cette unicité est fondamentale désormais. J'en suis convaincu. Avant notre différence, est notre unicité.

Dan et moi, dans ce snack-bar éternel, après des jours passés à réfléchir intensément à cette idée, après des années de travail de service où les dislocations de l'âme tendent et durcissent la chair comme autant de nœuds à chaque endroit de nos corps, nous nous retrouvons aujourd'hui, au début de cette réflexion, comme exaltés et émus. Il y a tout à construire. En route, mon ami.

Devant cette CEAVDE, objet à priori matériel et désincarné, nous ne pouvons mettre de côté toute l'humanité qui s'y rapporte. Chacune de nos pensées, de nos éléments de pensée insécables, ne peuvent en être indépendants. À travailler à ce projet, nous ressentons beaucoup d'émotion, théoriquement assez anachronique en science ou en technologie. Il s'agit là d'un sentiment qui n'est destiné à personne en particulier bien sûr, mais à tout le monde, au genre humain. Il s'agit d'un immense amour. Oui, une énorme quantité d'amour général, pour tout, envers nous. À notre histoire en commun, à notre destinée. Nous ressentons là une douce souffrance au cœur, une exaltation, quelques larmes aux yeux, le souffle vient aussi à manquer. Nous imaginons nous fondre dans l'humanité, chacun dans son rôle, la clé de notre véritable existence, pour le temps qui nous est imparti de vivre. Et par là devenir éternels. Nous comprenons d'un coup les personnages qui ont porté cela dans leur cœur auparavant, collectivement. En tournant mon café dans ce moment où un ange passe, je regarde Dan plein de circonspection émue. Nous ne pouvons plus parler. La fatigue sans doute.

Il me tire à lui pour me dire quelque chose. Quoi ? Je n'entends pas bien. Il me prévient qu'il va m'expliquer ce qui suit. Je l'écoute. Voilà. Il a trouvé la solution. Je ne comprends pas. Il m'expose pendant quelques minutes crayon en main et à l'aide des photos encore étalées sur la table, la solution idéale. Quoi ! Il a bien réfléchi, n'a plus de doute, dit ce qu'il faut faire. J'en suis abasourdi. Je demande qu'il précise. D'autant plus que cela tient

debout et, pour avoir aussi passé en revue bien des possibilités, cette solution semble réunir tous les critères. Dan, mon ami, il est trop tôt pour avancer quoi que ce soit. Il ne se rend pas compte. Il n'a pas le droit moralement, personnellement, avant d'avoir étudié la question, de donner, de choisir une réponse à la question. Qu'est-ce que la planète en a à faire, qu'un pékin comme toi trouve une solution ? Il s'en balance car il est grisé par l'orgueil d'avoir le premier, croit-il, trouvé l'idée la meilleure. Et alors ? Je suis effondré. Il nous faut à tous du temps, énormément de temps pour concevoir, pour jauger cette énorme entreprise d'imagination... Énoncer sans vergogne ce qu'il faut faire du premier coup relève de la plus cuistre indécence. C'est un crime à cette échelle. Dan ne veut rien comprendre. Je lui dis qu'il ne peut, que nous ne pouvons pas placer sa solution si vite avant d'avoir posé la question haut et clair, que cela ne peut être que collectif, qu'il ne peut s'arroger le droit de ... Je m'y perds, je suis furieux. Après une heure de discussion, où je n'arrive à le convaincre de rien, nous partons pour le bout de chemin que nous avons à suivre ensemble comme à l'accoutumée, en silence pour le coup. Je suis abattu par son comportement, et lui est aveuglé. Ah, mon Dieu ! Je me sens impuissant. J'en ai presque la nausée. Et je regarde maintenant avec dégoût Dan, mon ami, qui affiche un petit sourire de satisfaction. C'est insupportable. Nous arrivons près du chenal, l'endroit le plus horrible et désert qui soit, la marée est basse, il fait froid même emmitouflés dans nos épais manteaux de feutre. Cet imbécile va tout gâcher. Et nous sommes au bord pour jeter un coup d'œil en contrebas comme d'habitude. « Ce n'est pas possible. » Je vois rouge. Bon sang ! Je le pousse dans le chenal de toutes mes forces. Il tombe, il se noie, il se tue. Cinq mètres au moins en contrebas dans l'eau glaciale immonde. Impossible pour lui de remonter. Trop de courant, trop de fond, trop de murs, trop de bruit pour appeler. Meurs, salaud ! Jamais tu ne révéleras ta solution personnelle. Et pendant que Dan commence sa mort, je m'éloigne avec stupeur hors de moi.

LAURENT LAURENT vit et travaille à Paris. Il a publié *Chantier, j'écris ton nom !* (Seuil, 2001), *Six mois au fond d'un bureau* (Seuil, 2001), *le Tri de l'arrêt* (Seuil, 2003). Il est le réalisateur du collectif *l'Opération Yesterday* (Points, 2001). Son dernier ouvrage, *Tombeau de la variété française*, est paru en 2006 chez Philippe Rey. Voir aussi le blog [http : //lartdelaurentlaurent.blogspot.com/](http://lartdelaurentlaurent.blogspot.com/)